



Et soudain tout s'est arrêté, par le théologien protestant Elian Cuvillier

Publié le 16 mars 2020 (Maj 20/03 11:11)

Par Elian Cuvillier

Le théologien protestant Elian Cuvillier, propose une réflexion : de quoi le coronavirus est-il le nom ? Comment réagir et agir ?

Jeudi 12 mars 2020, allocution du président de la République : pour lutter contre la propagation du Coronavirus, il annonce la fermeture des écoles, des collèges, des lycées et des universités. Il demande aux plus âgés d'entre nous de rester chez eux et à toute la population de limiter autant que possible ses déplacements. Le lendemain, le Premier ministre ajoute que les rassemblements de plus de cent personnes sont interdits. Samedi 14 mars, ce sont les rassemblements non indispensables qui sont bannis (restaurants, bars, cinémas, commerces non alimentaires, cultes publics...). Ce lundi le Président a annoncé le confinement total de la population...

Plus rien ne fonctionne

Et soudain, tout s'arrête ! Les entrepreneurs, les investisseurs, les sportifs, les églises, les associations, les commerces non essentiels... Plus rien ou presque ne fonctionne. Les frontières se ferment (l'espace Schengen n'est plus qu'un souvenir). Les supermarchés sont pris d'assaut (comme à la veille d'une guerre). Le libéralisme économique chancelle... Au passage, plus question de migrants qui meurent en Méditerranée, ni du conflit syrien qui tue toujours autant. Et tant d'autres malheurs qui frappent les populations moins favorisées que les nôtres. Les médias ont d'autres préoccupations. Même le réchauffement climatique semble ne plus exister !

La machine s'est grippée

Tout ce que nous entreprenons et qui nous paraît essentiel n'est en somme que très secondaire. Il a suffi d'un virus pour que la machine se grippe. La bourse dévisse, le commerce mondial est au plus mal. Tout semble figé. La Babel moderne est remise en question... Provisoirement, certes, mais quand même ! L'avenir dira s'il était raisonnable de prendre toutes ces mesures. Politiquement, ça l'était, c'est clair. Pour le reste, il faut attendre : principe de précaution et peur de se tromper obligent.

Et la Terre continue de tourner

Mais déjà un premier enseignement. On s'aperçoit, un peu surpris, que l'arrêt généralisé de l'activité (économique, touristique, culturelle, culturelle et intellectuelle...) ne change rien au cours réel des choses. La Terre continue de tourner, la nature de fleurir au printemps, les animaux de vivre. Profitant même du ralentissement de l'activité, la pollution diminue. L'air devient même plus respirable. Ironie du sort, le virus est un agent anti-pollution d'une redoutable efficacité. Un peu comme si la nature avait trouvé le vaccin (un virus !) pour se prémunir des humains décidément trop nuisibles pour elle.

La peur de la mort

De quoi avons-nous donc si peur alors ? Pas du dérèglement climatique et de la fin du monde (n'en déplaît aux écologistes). Pas de l'immigration et du terrorisme (n'en déplaît aux nationalistes). Pas de la crise économique et du prix de l'essence (n'en déplaît aux Gilets jaunes). Pas du chômage et de la modification des régimes de retraite (n'en déplaît aux syndicalistes et aux économistes). Pas des changements bioéthiques (n'en déplaît aux éthiciens et aux religieux). Non. Le seul consensus véritable sur lequel tout le monde se met d'accord – quelles que soient ses opinions politiques, religieuses ou philosophiques-, c'est la peur de la mort sous la forme d'un virus incontrôlable.

De quoi le coronavirus est-il le nom ?

De quoi le coronavirus est-il le nom ? De ce que nous ne sommes plus en mesure d'accepter ce que Freud nomme le sentiment de finitude et le *fatum* (la fatalité). On pourrait dire aujourd'hui : l'incertitude. Notre société technicienne prétend tout contrôler et finalement elle n'a peut-être jamais été aussi fragile. Tout est prévu... sauf l'imprévisible.

Et, ce que les sociétés encore traditionnelles ou plus précaires économiquement doivent supporter quotidiennement, nous ne l'acceptons tout simplement plus. Il

suffit pour le réaliser d’aller faire un tour dans certains pays d’Afrique. Que l’on puisse mourir d’un virus, d’une maladie imprévue, sans que l’État ou les services de santé n’y puissent rien, cela nous est devenu insupportable. Que nous ne puissions nous prémunir nous-mêmes et ceux que nous aimons, nous « assurer », contre l’imprévisible, nous est devenu inacceptable.

Et pourtant, tel est bien peut-être un des enseignements premiers de ce que nous vivons. Et ce, quel que soit le nombre de victimes que le coronavirus fera. Nous ne sommes pas maîtres de la vie. Nous pouvons essayer de prévoir, nous protéger — et il est normal que nous le fassions — il n’empêche : ultimement la fragilité première de notre condition humaine ne cesse de se rappeler à nous.

Être et devenir humain

Alors quoi, rien d’autre à dire que ce constat un peu pessimiste ? Et bien si justement. Car, ce constat n’est pas aussi pessimiste qu’il n’y paraît. Le rappel de notre humaine fragilité peut au contraire être l’occasion d’un optimisme dynamisant. Non, nous ne sauverons ni le monde, ni nous-mêmes. Mais, une fois débarrassés de ce poids trop lourd pour nos épaules de démiurges improvisés, nous pouvons alors sereinement et paisiblement agir pour permettre qu’il soit possible d’habiter le monde. Et de vivre ainsi l’existence précaire qui est la nôtre, aussi bien que possible. Pour nous, nos proches et tout ceux qui nous entourent.

Rien de bien extraordinaire en somme. Cela s’appelle : essayer d’être, de devenir et de rester humain. Avec les autres. Car Freud auquel je faisais allusion disait, qu’outre la finitude et le *fatum*, le troisième problème qui se pose à l’humain... c’est l’autre.

L’autre avec qui il faut bien vivre. Et c’est aussi cela que nous rappelle, en creux, le coronavirus. Comment vivre avec l’autre pour qu’il ne soit pas ce poison viral qui m’effraie, cet *impur* qui me met en danger et dont je dois me tenir éloigné ? Mais qu’il soit cet autre, imparfait comme moi mais irremplaçable, avec qui je dois essayer de vivre au quotidien.

Eliau Cuvillier enseigne la théologie pratique et est directeur du Master de théologie pratique à l’IPT-faculté de Montpellier

Le choc du réel, par le théologien protestant Elian Cuvillier

Publié le 20 mars 2020 (Maj 20/03 12:44)

Par Elian Cuvillier

Le théologien protestant Elian Cuvillier propose ici le second volet de sa réflexion sur ce qui nous arrive.

Que nous apprend ce temps si particulier que nous vivons, temps de confinement ? Que nous dit ce réel auquel nous sommes confrontés ? Je parle à dessein ici de réel et non de réalité. La réalité c'est ce qui nous entoure et qui est toujours, peu ou prou, soumis à interprétation. Par exemple quand on débat du danger du Coronavirus ou de l'ampleur des mesures à prendre. La réalité, ce sont les discours des politiques, des scientifiques, des philosophes, des théologiens ou de l'homme de la rue qui interprètent le phénomène auquel nous assistons. Ce sont les informations qui ne cessent de nous être proposées, en particulier par les chaînes d'info en continu. Ce sont bien évidemment ces lignes que vous lisez et qui sont une tentative de donner du sens à ce qui nous arrive. La réalité est donc toujours plus ou moins construite, interprétée : bref, elle se discute.

Le réel, une rencontre

Le réel, c'est quand cette réalité, discutable et discutée, vient percuter nos existences et, avec elles, nos angoisses les plus profondes, les plus secrètes. Le réel, c'est une rencontre. Et cette rencontre fait choc. Elle nous heurte. Nous blesse parfois, rouvrant des plaies plus ou moins bien cicatrisées. Le réel, c'est ce qui arrive dans notre réalité quotidienne.

C'est une rencontre qui fait contrainte, un événement dont on ne peut faire l'économie, qu'on ne peut éviter. Il peut parfois être heureux (comme l'événement d'une rencontre amoureuse) ou malheureux (comme l'événement de la fin de ce lien amoureux). Ces derniers jours, le réel a d'abord fait effraction comme un événement plus ou moins brutal, traumatique pour certains d'entre nous, et, pour tous, déstabilisant.

Nous heurter au plus profond de nous-mêmes

Il se nomme le Coronavirus, un virus dont on nous a expliqué pendant de longs jours la réalité mais qui n'avait pas fait réel dans nos existences sauf pour ceux

qui en étaient infectés et ceux qui en sont morts. Le réel, très concrètement — réellement devrais-je dire — c'est depuis mardi la décision, qui nous concerne tous, de confiner la population, de suspendre toutes les activités. Ce peut être aussi, je l'ai dit, le fait d'être soi-même contaminé, d'en mourir ou de voir mourir un proche. Cela c'est le réel : quand la réalité du monde vient nous affecter, nous heurter au plus profond de nous-mêmes de façon inattendue. Et c'est toujours un choc. Je l'appelle le choc du réel.

C'était pour les autres

Choc d'abord par son irruption soudaine : nous ne nous y attendions pas. C'était pour les autres, les Chinois, les Italiens, mais pas pour nous. Et alors, notre regard sur ce qui nous entoure s'en trouve aussitôt modifié : ce sont les mêmes choses que nous voyons mais nous les regardons autrement. Avec surprise ou étrangeté. Un matin ensoleillé, signe du printemps, qui prend un tour singulier parce qu'il se présente à nous d'une façon tout à fait nouvelle : nous ne pouvons le vivre comme nous l'avions envisagé et ainsi, il signifie tout autre chose. Il nous porte à la réflexion et fait parfois sourdre en nous une pointe d'angoisse, comme un écho de fin du monde. Plus exactement de fin d'un monde, celui de nos habitudes et de nos certitudes qu'il faut réviser, au moins provisoirement.

Occuper ses journées ?

C'est ensuite la fragilité à laquelle nous renvoie cette rencontre avec le réel : nous sommes donc si peu de choses ? Notre existence d'habitude si occupée est désormais désœuvrée, renvoyée au vide qui la guette. De quoi cette journée sera-t-elle donc faite ? Avec quoi la remplira-t-on, puisqu'il faut bien s'occuper pour ne pas être effrayé par la vacuité de nos vies ? Ce sont aussi les interrogations que cela soulève en nous : à quoi nous raccrochons-nous pour tenir ? Une conviction, des idéaux suffisent-ils ? Tiennent-ils la route devant ce réel accablant et décourageant qui met en question radicalement notre réalité quotidienne ?

S'encourager, s'aider, se supporter

Et puis il y a les autres. Soit confinés avec nous et il faut alors s'encourager, s'aider, se protéger (c'est difficile quand on vit ensemble !), se supporter, vivre des solidarités ou voir (re)surgir des rancœurs. Soit ils sont loin de nous et alors c'est la crainte et la peur de la solitude, à moins que ce ne soit la culpabilité de les laisser eux-mêmes seuls et isolés. Peut-être est-ce l'occasion de nous tourner vers ce que, faute de mieux, j'appelle une transcendance ou une verticalité qui peut donner du relief à l'horizontalité de nos vies. C'est-à-dire une parole

différente, une parole autre, une parole qui fait altérité, qui fait rupture par rapport au quotidien. Chacun peut la trouver dans la littérature, la peinture, la musique, l'art, que sais-je encore.

Relire les Psaumes

Mais aussi dans une tradition spirituelle. Or, en cette affaire, il me semble que la parole biblique (dans ses traditions juive et chrétienne) est susceptible d'offrir les ressources nécessaires pour trouver de quoi nourrir la réflexion et encourager en des temps difficiles. Par exemple, relire les Psaumes à la suite du peuple juif, des Pères de l'Église, de la tradition monastique et de la Réforme, peut constituer un soutien pour qui cherche de quoi se nourrir avec autre chose qu'un simple divertissement.

Et puis, viendra le jour où le Coronavirus ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Et alors qu'en restera-t-il ? Il est trop tôt pour le dire. Tout dépendra comment nous aurons vécu la période qui s'ouvre. À quel degré nous aurons été rencontrés par le réel Coronavirus. Et dans quel état intérieur nous aurons été rencontrés. Les activités reprendront, la bourse remontera, les voyages recommenceront. Mais comment resterons-nous marqués par cette aventure inédite dans nos vies ?

Le souvenir de la privation

L'humain a cette capacité d'oublier : chez ce mammifère étrange, le plus important n'est pas ce dont il se souvient mais ce qu'il a remis au plus profond de sa mémoire ! La génération d'après-guerre, celle de nos parents et grands-parents a été durablement marquée par l'Occupation. Je me rappelle mes parents faire encore des réserves de sucre dans les années 70 du siècle dernier ! Le souvenir de la privation restait ancré dans leur mémoire. Pour les générations suivantes, la mienne et celle de mes enfants, cela n'avait aucun sens parce qu'elles n'avaient pas vécu cette privation. Et cependant, la précipitation avec laquelle nous nous sommes rués sur les supermarchés dès le confinement annoncé laisse penser que ces réflexes que l'on pensait d'un autre âge sont toujours présents en nous. Sans doute la pandémie à laquelle nous sommes confrontés n'a-t-elle rien de comparable avec la seconde guerre mondiale, malgré le fait que « nous sommes en guerre » contre ce virus. Rien de comparable en nombre de morts (pas de génocide, pas de tuerie de masse), rien de comparable en termes de privations (pas de rupture d'approvisionnement et Internet qui permet de communiquer).

Au cœur de l'épreuve

Mais cependant, maintenant que nous voilà au cœur de l'épreuve, peut-être nous faut-il déjà nous projeter vers demain en nous posant la question avant de l'oublier dans la joie d'une activité retrouvée : en quoi cela doit-il modifier, pour nous qui en aurons été témoins et acteurs, notre façon d'appréhender et de vivre ce monde ? En quoi notre réalité -plus ou moins bien construite- doit-elle se laisser interpréter, questionner par ce réel qui la rencontre aujourd'hui ? La question est d'ores et déjà posée. Pour la plupart d'entre nous qui ne sommes ni soignants, ni impliqués directement sur le « front » de cette « guerre » étrange, nous avons du temps pour réfléchir. Après tout, c'est au moins un bénéfice de cette rencontre avec le réel que constitue l'épidémie : commencer à réfléchir sur nous-mêmes et sur le monde qui vient, celui de l'après Coronavirus.

Elian Cuvillier enseigne la théologie pratique et est directeur du Master de théologie pratique à l'IPT-faculté de Montpellier